

JULES.— Comme tu es revenu content ! comme tu es radieux !

FÉLIX.— Aurais-tu fait, par hasard, dans le cours de ton expédition, la rencontre de quelque jolie blonde ?

CHARLES.— Oh ! bien mieux que cela.

JULES.—Comment donc ? conte nous cela, mais vite.

CHARLES.— Eh bien, je suis devenu propriétaire.

JULES.—Ah ! ah !

FÉLIX.—Propriétaire ?

CHARLES.—Oui, j'ai maintenant à moi en pleine propriété, sans aucune redevance quelconque, sans lots ni rentes, un magnifique lopin de cent acres de terre.

FÉLIX.—Oui, de terre en bois debout ; on connaît cela.

JULES.—La belle affaire, comme si chacun ne pouvait en avoir autant.

FÉLIX.—Dis donc, Charles, est-ce que celui qui t'a vendu ce magnifique lopin de terre s'engage à le défricher ?

CHARLES.—Nullement, je prétends bien le défricher moi-même.

JULES.— Oh ! oh ! quelle belle spéculation ! mais sais-tu, Charles, que te voila devenu riche ? cent arpents de terre..... à bois. Mais, c'est un magnifique établissement.

FÉLIX.—Si tu te laisses mourir de froid, ce ne sera pas au moins faute de combustible.

JULES.—A ta place je me ferais commerçant de bois.

CHARLES.—Riez tant que vous voudrez, mais retenez bien ce que je vais vous dire : j'ai vingt et un ans et je suis pauvre ; à trente ans, je serai riche, plus riche que mon père ne l'est ici. Ce que vous appelez par ironie un magnifique établissement vaut à peine vingt-cinq louis aujourd'hui, il'en vaudra deux mille alors.

JULES.—Et avec quoi obtiendras-tu ce beau résultat ?

CHARLES.—(*Montrant ses deux bras*) avec cela.

JULES.—C'est bien, je t'en souhaite.

FÉLIX.—A propos, Pierre Gagnon est descendu avec Jean Rivard ?

CHARLES.—Oui.

FÉLIX.—Il est toujours le même ?

CHARLES.—Toujours d'une gaité intarissable.

FÉLIX.—Il a toujours ses propos comiques et son gros rire jovial ?

CHARLES.—Toujours. Il s'endort le soir en badinant, et il se réveille le matin en chantant.

JULES.—Il ne s'est pas trop ennuyé au fond de ces bois ?

CHARLES.—S'ennuyer ? mais savez-vous bien que ces gens-là